

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'art public au village (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 265-268

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Art public au village

(Suite)

Il est certain que, pour les générations actuelles, la campagne a perdu la vertu d'attachement qu'elle avait pour leurs devancières, parce qu'elle a perdu la plus grande partie de ses attraits, sans en avoir acquis d'autres en échange.

Dans une intéressante étude intitulée : « La crise des campagnes et des villes », et publiée par la *Revue des Deux Mondes*, M. Louis Wuarin nous dit que des doléances amères retentissent dans les campagnes, que la gaîté et l'entrain s'y font plus rares, et il ajoute : « Les villes exercent sur l'esprit du campagnard une sorte de fascination d'une nature spéciale. C'est le séjour de l'élégance. Les gens y sont bien mis, toujours en toilette. Ils savent sans doute marcher, mais ils préfèrent souvent se faire transporter à leur aise. Depuis peu, le tramway a réalisé l'idéal de la voiture du peuple, pour toutes les bourses ; mais voici venir encore la bicyclette et l'automobile. Et quelles splendeurs que celles des cités modernes ! Des maisons élégantes, à grandes fenêtres, entourées de balcons et de terrasses ; des édifices publics de toute sorte, églises, théâtres, bâtiments administratifs ; des boutiques aux luxueuses devantures ; la féerie des lumières s'allumant le soir, le long des grandes artères dessinées au cordeau ; hors de la ville, de coquettes résidences, dans leur cadre de verdure et de fleurs ; de tels tableaux séduisent les imaginations, et ceux qui ne les ont pas contemplés en rêvent autant que ceux qui en ont été hypnotisés.

Après ces visions enchanteresses, que l'imagination,

incessamment, va encore colorer et parer de toute sa fantasmagorie, faut-il s'étonner si l'habitant des campagnes éprouve quelque dépit à reprendre sa place dans la modeste maison de ferme noircie par l'âge, réclamant au moins quelques soins de propreté, que la crainte de la dépense a déjà fait ajourner bien souvent ? Le voit-on se remettant à circuler dans les ruelles tortueuses et étroites du village, avec les fumiers et les creux à purin en bordure ? Pour certains esprits, c'en est trop ; et de fort braves gens ont comme le sentiment de se débattre sous une malédictio du ciel. »

Non seulement il est incontestable que le plaisir des yeux a sa part dans l'exode des campagnards vers la ville, mais la vue exerce encore une action profonde sur la formation des individus eux-mêmes. *L'école primaire*, journal des instituteurs belges, a étudié cette question et les conclusions de son travail l'amènent à dire : « Parmi les causes qui expliquent la désertion des champs, il en est une que nous avons, nous, instituteurs, le devoir et le moyen de faire disparaître : je veux parler de l'indifférence que manifestent les paysans pour les beautés naturelles qui les entourent, pour les phénomènes mystérieux qui se produisent sous leurs yeux. Le cultivateur n'aime pas réellement la terre qui lui donne le pain ; ou, s'il l'aime, c'est d'un amour intéressé. Il travaille souvent à contre-cœur, la solitude lui pèse, et il maudit le sort qui l'a placé au mancheron d'une charrue.

Il vit en aveugle dans un milieu où tout lui parle, où il pourrait jouir, s'il le voulait, d'un bonheur sans mélange. Les métamorphoses de la plante, les changements de décor qui se produisent à chaque saison, la larve qui devient papillon, l'oiseau qui recueille les matériaux de son nid, le rocher qui surgit et se

dresse vers les nues, rien de cela ne le touche. Il ne sait pas feuilleter le livre de la nature ; il n'éprouve à aucun degré le sentiment de l'admiration.

D'où vient que l'habitant de la campagne est froid vis-à-vis de la nature ? C'est que, lorsqu'il allait à l'école, on lui parlait rarement de ses merveilles ; on n'attirait jamais son attention sur les lois harmonieuses qui règlent jusqu'aux plus petits détails, dans l'œuvre immense de la création.

Et bien, cette lacune, il faut la combler. Nous devons montrer et faire apprécier aux futurs cultivateurs les magnificences naturelles qui se présentent à leurs yeux, à tout instant et qu'ils ne savent pas voir. Ainsi, nous arriverons à élever leur âme, à leur faire sentir les liens étroits qui attachent l'homme à la terre ; nous les fixerons au sol natal qu'ils finiront par considérer comme une partie d'eux-mêmes, et l'émigration regrettable vers les centres peuplés diminuera rapidement. »

Tout ce qu'on dit ici des beautés de la nature pourrait s'appliquer, avec plus de raison encore, aux choses nées de l'industrie et du travail de l'homme, auxquels il ne s'attache plus, depuis qu'il a laissé se perdre la clef du langage esthétique qui lui permettra de comprendre et de créer des objets artistiques.

L'homme jouit et souffre par la vue, et le campagnard lui-même est moralement impressionné par les images plus ou moins pures qui l'entourent. Efforçons-nous donc de toucher le moins possible, au cadre dans lequel il est né, car ce cadre a sur lui une action bien plus directe que nous ne le pensons, action qui se fait constamment sentir, et dont les bons ou mauvais résultats sont incalculables.

Dans un discours que j'ai eu l'honneur de prononcer, lors d'une assemblée suisse en 1909, j'ai fait

observer, en soulignant la nécessité de combattre la laideur envahissant les campagnes et menaçant les villages, que l'esprit d'un peuple emprunte à l'ambiance naturelle où il s'est formé, une partie de ses qualités fondamentales.

Nos paysages mouvementés, nos villages pittoresques sont, disais-je, le moule qui a donné à chaque génération une impérissable empreinte, et si jamais ce moule subissait des déformations profondes, ces déformations se transmettraient à l'âme et à l'esprit de nos enfants, et changeraient en eux justement ce qui doit demeurer intact au milieu de toutes les variations inévitables et superficielles.

L'art d'un peuple exprime avec bien plus de franchise que son histoire, sa véritable situation matérielle et morale, il est une confession publique, et nous pouvons être sûrs de ne pas nous tromper dans notre jugement sur l'âme contemporaine si nous l'établissons d'après les habitations d'aujourd'hui, d'après nos villes incohérentes, d'après nos villages sans expression, en disant qu'elle est lasse, triste et fatiguée, éprise du faux luxe et des vaines apparences, avide des jouissances immédiates, méconnaissante du passé et doutant de l'avenir, alourdi d'un savoir superflu, ignorante des choses essentielles, qu'elle est sans amour et sans paix !

(*A suivre*)

B^{on} G. de MONTENACH.